

ROBUSQUET

ÂMES URBAINES

ROBUSQUET

ÂMES URBAINES



Illustration, conception et infographie de la couverture :
Illustration et conception du logo : Robusquet

Tous droits réservés à ROBUSQUET

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays. Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre, par procédé mécanique ou électronique, y compris la microreproduction, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

ISBN : 979-10-359-6293-7

© Copyright 2018

Montréal, Québec

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

First Edition

Ce livre a été publié en France
This book was published in France

PRÉFACE

Que pouvez-vous attendre de ce livre ? Ce que vous cherchez quand vous promenez votre regard sur la ville, quand vous vivez votre urbanité silencieuse, bruyante, contradictoire ou paradoxale. Ce que vous cherchez entre deux édifices, entre deux passages de métro, sur le pont en ruine préféré des amoureux, sous le lampadaire éteint d'un quartier sans courant, dans la ruelle ordurière où l'amour se découvre, sur le trottoir inconnu avant un crime historique, dans le cimetière où le graquin graille. Peut-être direz-vous à l'auteur que nous ne cherchons pas les mêmes choses ; il diffère avec déférence.

N'est-ce pas le propre de l'oeil de satisfaire l'appétit du coeur, du corps et de l'esprit ? En quoi les vôtres diffèreraient-ils des siens ?

La vie urbaine est une expérience commune, s'il en est une. Du lever au coucher, nos corps se parlent en silence et nos esprits se rencontrent derrière le voile des attitudes et des modes passagères. Qui le contesterait sans passer pour un sot ? Notre langue évolue en langage en se transformant malgré nous : avec les mêmes mots on parle des mêmes maux ; puis, en réinventant la langue, on reparle de la même nature. La ville nous change en messagers, en musards et en muses.

Nos âmes urbaines vivent pour, par et dans la Ville. Chaque saison sociale change le climat de cette grande église urbaine, et nos âmes en suivent le cycle inévitable. Pouvons-nous dire que le « comportement urbain » n'est que l'expression nécessaire de la charité obligatoire, de la courtoisie parfois exagérée, ou forcée, ou mal nuancée, ou veule ? Ah ! et si sa transgression faisait partie de l'évolution du tissu social ?

L'architecture physique et spirituelle de la ville, avec son climat, caractérisent l'histoire qui, à son tour, constitue l'un des « visages » de l'urbanité, l'un des vestiges du comportement collectif. Sa répétition régulière, ses refroidissements, ses chutes mortelles et ses triomphes lumineux sont-ils, en somme, l'oeuvre de la Providence ? L'auteur vous laisse y répondre. En quoi l'identité d'une ville est-elle régulée par ces facteurs déterminants ? Il est donc apparent que la forme extérieure modifie la vie intérieure... et l'inverse.

LE PANLYRISME

Un corbeau sans ailes est-il toujours un corbeau ? L'identité peut-elle être modifiée si la forme est modifiable ? Sa valeur objective justifie-t-elle sa qualité subjective ? Questions inutiles ? Attendez. La *rhimste* (poésie) serait-elle modifiée par la forme qui l'exprime ? Serait-elle et son caractère et sa structure identitaires, satisfaisant par ce fait même aux conditions requises pour la virtuosité (la maîtrise de l'art), la transcendance et de la contrainte technique, mettant l'art au coeur de l'expérience humaine ? En somme, est-ce que la forme d'un texte rhimstique influe sur le message qu'il encadre ? Voir dans une comète autant une ballade classique ou réaliste qu'une complainte romantique ; voir dans une comète qui se ballade un long souffle symboliste, l'encadrer dans une ballade ; voir un fleuve moderne aux confluent qui mènent au Parnasse, un vent estival naturaliste emportant le pollen aux champeaux inconnus dans un pantoum qui se répète ; voir le sonnet comme une marche militaire courte et bruyante ou quatre baisers rapides et doux ; décocher des tercets, vomir un quatrain, mitrailler un madrigal — oui, la forme est importante, voire critique... mais, ce n'est qu'une forme : un mime peut être drôle et tragique.

Nous voulons comprendre ce que nous aimons, ce qui nous anime. Quel serait le nom du poème qui commencerait en ballade et finirait en sonnet ? Les deux formes existent ; elles n'ont rien d'absolu... et pourtant, elles séduisent toujours. En les fusionnant nous aurions un hybride basé sur des formes classiques. Nous rangerions le nouveau-né dans le tiroir du « néo-classique »... mais il est tout autre. Une *sonnade* aurait un caractère panlyriste... À l'époque de la *théorie* de l'évolution, comment ne pas s'inspirer de Darwin pour l'appliquer aux gènes de la littérature ? Bien qu'il ne s'agisse pas de mutation spontanée, la forme classique ou même évoluée d'une autre est critique : l'ornithorynque le prouve à tous les canards et castors. La forme est image, elle est siècle, elle est symbole d'une période littéraire. Ce n'est pas rien... donc, ce n'est pas tout.

L'auteur est de ceux qui cherchent dans un glaïeul épanoui autant la fragilité d'une rédemption flétrissante que la grâce d'une débauche salvatrice. Le *panlyrisme*, ce n'est pas un retour aux souches ni aux sources, mais aux deux ; car on trouve parfois une souche dans une source et une source dans une souche ; il faut les deux. Le barde a-t-il quelque monopole sur la muse qui lui a été confiée ? Non. Ne sont-ils pas l'un dans l'autre ? Ceci apparaît en toute évidence. N'est-elle pas libre et limitée comme lui, et la lyre plumeuse qu'il utilise pour la faire vocir, crier, jouir, chanter, mourir aussi ? Si : c'est la note conditionnelle par excellence. Le panlyrisme, c'est conditions et virtuosité ; c'est l'Ancien et le Moderne. Comment ne pas avaler le fleuve en amont, ô, toi, le barde qui boit tout ?

J'aime l'énergie de la ville, j'aime les murmures dans les bistrots, le charabia populaire des coins de rues, le néologisme spontanément créé d'un rhimsteur de cinq ans sur une balançoire en septembre ; j'aime le fait que l'homme-vert silencieux des feux de circulation ignore son rôle

de guide et son pouvoir presque absolu sur les mortels : certains rêveurs bavards ont besoin de lui — ô régulateur lumineux ! Le panlyrisme est comme lui : forme, lumière, corps et symbole d'avancement.

Le romantisme, c'est de la masturbation sentimentale au fond des ruines d'une église gothique entourée de dragons cadavéreux. C'est peindre un crucifix en noir avec un pinceau enchaîné en criant : « Liberté ! ». Mais c'est un esprit sombre et toxique dans une forme vertébralisée par une muse qui jouit de sa dépression. C'est un rave de nains bandés qui se branlent en fantasmant sur Aphrodite dans un confessionnal délabré.

Le symbolisme, c'est le fait de majusculiser les métonymies à la recherche d'une mystique mytho-linguistique soit pour avoir l'air profond soit pour créer un genre de cryptolangage quasi-métaphysique, voire une endolangue au vocabulaire parfois néoclassique.

Le naturalisme, c'est l'art de dire en trois mots ce qu'un pinson sur un pin dit en un son ; c'est appeler un chat un chat pourvu qu'il ait des complexes à raconter.

Le panlyrisme, à l'âge où nous faisons nos gammes d'anti-amalgames, à l'âge des transgressions culpabilisantes aux gants blancs, et à l'heure du politiquement correct et de l'extrême gauche fanatique, où la femme est une affranchie toujours esclave de ses peurs personnelles et de son image sociale en redéfinition constante, et l'homme, un Persée veule qui, en silence, huile son épée rouillée, le rôle et l'effet du panlyrisme sont inévitables et déjà ressentis. Le panlyrisme, c'est réclamer la liberté de la muse en lui donnant le choix de sa garde-robe, car, enfin, la femme doit être femme et le barde libre de l'aimer comme bon lui semble. S'il doit y avoir masturbation sentimentale, donnons-lui la possibilité de choisir son godemiché. Un vibro-ma-soeur pour la muse lesbienne pieuse, un vibromassif pour la muse lascive au vagin large et costaud, une vibromatraque pour la muse prophétique encline aux

comminations, un vibromastiff pour la muse-bitch qui garde les traditions poétiques, etc.

Ce remue-ménage rapide qui remue le ménage d'une société technocentrique, déjà bien habituée à sa digestion cérébrale accélérée des revirements des normes ancestrales et des contraintes régulatrices de délires, ne saurait s'arrêter, se poser sur le rocher d'un siècle oublié pour en contempler la lenteur, la richesse et la frugalité artistiques. La littérature est à l'image de son temps. Ce n'est pas un reproche, c'est un constat : les papilles dégustatives du goût semblent saturées. Deux choix seulement s'imposent ? Ou stabiliser sa muse au nom de la virtuosité, de la règle et d'une forme connue et réputée, ou la droguer pour qu'elle fasse un rave libre nommé le rap, et qu'elle engendre de futurs avatars débraillés. Attendez. Si un autre choix existait ? Si. La norme en littérature n'est qu'une transgression en attente. Les esprits dogmatiques ont perdu l'emprise qu'ils avaient eue sur la définition de la poésie quand celle-ci n'était fondée que sur la forme préférée d'une « élite », c'est-à-dire les vedettes instruites d'une époque. Alors, quelle en est la conséquence ? Le panlyrisme.

Ce n'est ni la révolution ni l'invention d'un auteur, mais le résultat de plusieurs crises littéraires, issues essentiellement de la querelle des Anciens et des Modernes : Aristote se résume à sa Poétique et Victor Hugo à son Cromwell, mais la poésie et le théâtre — qui lui a tant servi de plateforme sociale, ne se résument ni à l'un ni à l'autre. On se rirait ce jour d'un croassement cornélien contre le philosophe grec. On joue toujours Corneille sans craindre d'offenser Hugo.

Certes, le théâtre semble suivre son propre trajet, et ses règles ont peu influencé le monde assez clos de la dite « poésie », car plusieurs poètes n'ont jamais été dramaturges et les poèmes, en général, ne sont pas soumis aux règles de la scène, bien que le processus qui enfanta le

panlyrisme soit demeuré identique aux deux. Il est difficile de savoir lequel a influencé l'autre ?

Le panlyrisme ne rejette rien, il fusionne, complète, protège les identités des écoles littéraires, redéfinit le rôle de la forme et lui donne un sens nouveau ; il est essentiellement catholique, c'est-à-dire, universel. Il défend et encourage tant l'esprit sororal des muses créatives que la liberté du barde unique.

Le panlyrisme est ouvert sur le monde et l'ingéniosité, sans l'orgueil ni le monopole du « bon gout », car la satisfaction de la muse est plus importante que l'approbation d'une « élite ».

VINGT-UN

Vingt-un. Est-ce mon âge et mon ère ? Je pense.
J'observe mon pays mourir depuis l'enfance.
La lune est presque noire et remonte en croissant.
Je vois couler des flots de larmes et de sang.

J'ai peur. Je veux mourir. Je veux quitter ce monde.
Le ladre a répandu son argent noir sur l'onde.
L'eau monte. Un cormoran vomit un homme en noir.
L'eau monte et l'eau est d'or. Je vois un entonnoir

Dans lequel un soleil coule avec un poète.
Le ciel est gris, opaque et couve une tempête.
J'ai peur. Je veux mourir. Je veux quitter les hommes.
Un verger pleut ses fruits ; l'or noir couvre les pommes.

Un goéland se plaint sur un volcan furieux.
Les cendres tachent l'aube et l'accore pluvieux.
J'ai faim. Mon pain est sec : il a l'odeur du crime.
Oui, je devrais manger : la mort est dans l'azyme.

Les bourgeons à l'automne ont perdu leur saison.
L'ouragan passe à deux. L'emploi est sans maison.
La pluie arrache un siècle à la statue auguste ;
Ses traits perdent leur gloire et l'honneur perd son buste.

La frontière invisible érige un mur sans nom ;
Tout se confond et meurt. Le « oui » veut dire « non ».
Je plains les fleurs des prés. L'astre qui les cajole
N'a plus le même amour pour leur tendre corole.

Pour la première fois, les monstres de l'Histoire
Au puits des souvenirs s'inclinent pour les boire ;
Et l'esprit, qui jadis était caché aux yeux,
Est devenu l'écran des indiscrets odieux.

J'ai faim. Je veux mourir. Mon pain est insipide.
Naguère, le buffet trônait où je réside.
Vingt-un. Est-ce mon âge ou mon ère ? Je crois.
Le moderne a voulu mettre fin à la Croix,

Mais son règne est dans l'âme, et l'âme en peine encombre.
Vingt-un. Oui, c'est mon âge. Il m'enchaîne et m'obombre.
La machine est un dieu. On doit tous la servir.
Certains souffrent d'avoir tenter de l'asservir.

Le goéland blessé, de son aile électrique
Vole au-dessus du temple où ce Vingt-un fabrique
La créature-dieu : Genèse du Déclin.
Dans son arbre, un serpent mastique son venin ;

Une femme s'incline en luttant contre l'homme.
Ils sont l'un contre l'autre ; un monstre tient leur pomme.